Zeitschrift: Revue historique vaudoise

Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie

Band: 15 (1907)

Heft: 8

Artikel: Pages inédites : tirées de la Correspondance du poète Oyex-Delafontaine

Autor: Maillefer, Paul

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-15315

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 22.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

De là, sans doute, le ton irrité du citoyen Mengaud. Que répondrait le gouvernement de Neuchâtel ?

« Déjà à la date du 23 octobre dernier, sur l'information qui nous fut donnée que le libraire Fauche-Borel avait imprimé l'almanach dont vous nous portez plainte, nous fîmes aussitôt retirer cet almanach de chez ledit Fauche pour être déposé à notre chancellerie où il fut incessamment apporté et où il est encore, et nous ordonnâmes en même temps que ledit Fauche fût poursuivi à trois jours et trois nuits de prison.

» Vous verrez par là, citoyen chargé d'affaires, que nous avons prévenu vos réclamations et à mesure que nous vous en informons en réponse, nous vous renouvelons les assurances, etc., etc.

Le Gouverneur et les gens du Conseil d'Etat,

(Signé) DE BÉVILLE.

9 janvier 1798.

Il paraît que Mengaud ne fut qu'à moitié satisfait de la réponse ci-dessus. C'est ce qu'on peut conclure de sa dépêche du 26 nivôse (15 janvier), où il demande au Directoire si la punition infligée à Fauche-Borel lui paraît suffisante ? La réponse du Directoire manque au dossier ou n'a jamais existé.

(A suivre,) J. CART.

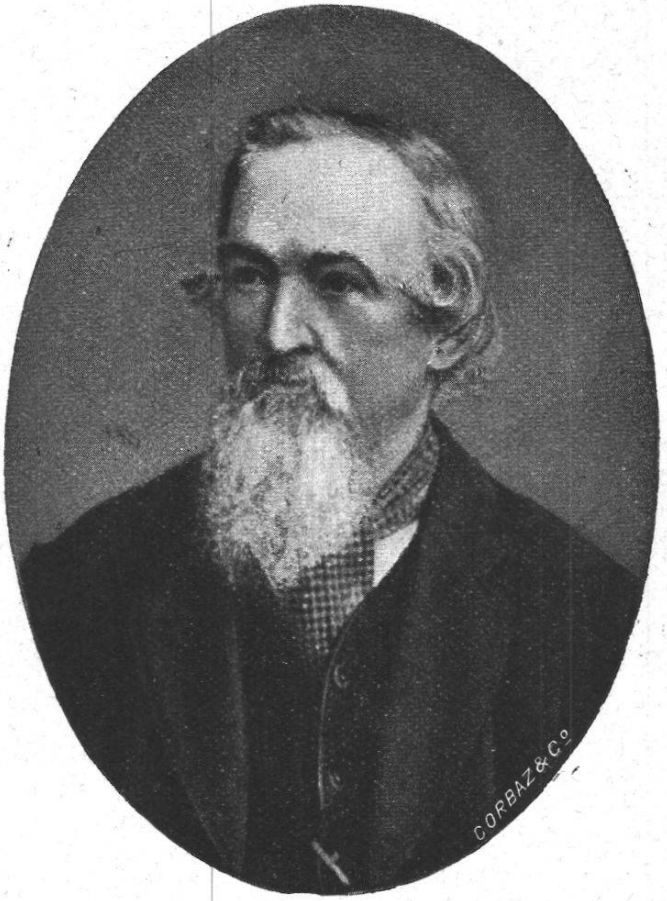
PAGES INÉDITES

Tirées de la Correspondance du poète Oyex-Delafontaine

(Suite et fin.)

Oyex-Delafontaine appartenait au parti de 1845. Quelques poésies de son second recueil reflètent ses sentiments. L'une célèbre l'assemblée de Villeneuve, le 2 février 1845, et l'autre la révolution du 14 février de la même année. Le poète joua même un certain rôle politique et fut député au Grand Conseil.

En 1848, Oyex publia un petit opuscule en prose intitulé *Souvenirs des bords du Rhône*; c'est un résumé historique des événements de 1847, de la guerre du Sonderbund et en particulier des opérations en Valais. L'historien ne



FRANÇOIS OYEX-DELAFONTAINE

1817-1884

peut se dégager complètement du poète et le récit est coupé de quelques morceaux en vers, tels que l'*Hymne à la Patrie*, la *Sonderbundienne*. Il critique la tenue de certains soldats vaudois et à ce propos nous ne pouvons nous empêcher de citer deux passages qui sont vraiment pittoresques et qui font tableau :

Et sous le rapport de la tenue. Elle était parfois risible et se serait prêtée admirablement aux caprices d'un caricaturiste : voyons si j'exagère. Quand un étranger aurait rencontré dans les rues de

Bex, un homme en blouse de charretier, coiffé d'nn bonnet phrygien ou de Jacobin, si vous voulez... portant le brassard fédéral et le pantalon classique du Jorat, je vous donne ma parole d'honneur qu'il n'aurait pas supposé un défenseur de la patrie helvétique sous cette ridicule enveloppe. Un peu plus de bon goût, mes amis, n'aurait pu vous compromettre...

Voici d'autres accoutrements qui ne sont pas moins condamnables : ces deux citoyens que vous voyez, l'un avec sa petite veste militaire et un bonnet de coton de six kreutzer; l'autre affublé d'une casaque de gros drap de couleur puce et d'un bonnet de police sont aussi des militaires sous les armes... Dieu me damne, silence! taisons-nous! ce sont des exceptions hors de l'ambulance.

Mais la muse reprend bientôt le dessus, et c'est encore par des vers patriotiques que se termine le volume, vers dédiés à Lamartine, à la France, aux carabiniers vaudois et bernois.

C'est à cette époque qu'Oyex entra en relations avec quelques hommes militants des cantons voisins. Voici ce que lui écrivait Alexandre Daguet, alors directeur d'écoles à Fribourg, tôt après le mouvement de 1848 :

CHER CONCITOYEN,

J'ai reçu votre lettre et votre libretto avec grand plaisir, malheureusement je n'ai guère le temps d'écrire dans la *Revue* ni ailleurs. Je me suis attelé à une rude charrue. Quatre écoles à faire marcher à la fois, c'est beaucoup pour un Phaéton mieux doué que moi.

Aussi c'est en courant que je vous remercie et vous serre la main pour moi et pour cet oublieux Glasson, mon meilleur ami, et un excellent homme s'il n'était distrait au possible et trop occupé pour ne pas l'être.

Dieu sait si nous sortirons Fribourg du pétrin. J'en doute avec nos éléments de recomposition. On joue trop au loto et aux tarots dans notre bonne ville. Enfin, j'ai rempli un devoir; si j'échoue, je demanderai un petit coin à votre beau canton pour y vivre et y mourir.

Tout à vous,

DAGUET.

18 décembre 1848.

On sait, qu'en effet, le régime radical ne put se maintenir à Fribourg ; après plusieurs années de troubles et de luttes, il fut renversé : Daguet chercha, « pour y vivre et mourir », non point un coin de terre vaudoise, mais une place dans le canton de Berne, à Porrentruy, puis dans le canton de Neuchâtel, où il termina sa longue et laborieuse carrière.

En 1853, F. Oyex publia les *Aubépines*, *nouvelles chansons vaudoises*. Elles se ressentent aussi des préoccupations politiques du moment. Elles valurent à l'auteur plusieurs lettres de personnalités diverses :

MONSIEUR,

Je n'ai reçu que le 29 août vos *Aubépines* et la très gracieuse lettre qui les accompagnait. Merci mille fois pour cet aimable envoi ; j'aurais souscrit à la publication de ce volume si, quand le prospectus m'en parvint, je n'eusse été au fond de mon lit (battu par la fièvre et la grippe), où je suis resté deux mois.

J'ai prié MM. Jullien frères de vous faire parvenir mes deux dernières publications, soit les *Bluettes*, 3e édition, et les *Bigarrures* ; je vous prie de les accepter comme un gage de mon estime et un souvenir du vieux rimeur genevois.

Vos *Aubépines* sont très supérieures à vos précédentes œuvres ; la phrase s'est assouplie, le style s'est formé, et à quelques négligences près, ces chansons sont jolies et vous font honneur. Permettez-moi cependant, Monsieur, de vous dire avec franchise combien je préfère celles qui sortent des lieux communs politiques (où nous avons tous *pataugé*, moi comme un autre), où vous célébrez la vie heureuse et calme de l'agriculteur, ses travaux, ses habitudes, ses délassements. En général, Monsieur, je vous engage à chanter ce que vos yeux voyent, ce que votre cœur sent, les joies du foyer, les plaisirs du hameau, les épines de la vie agreste, etc., etc. Recevez derechef, Monsieur, mes félicitations pour ce volume, dont M. J. Mülhauser a rendu très bien compte dans la *Gazette de Lausanne* ; la sympathie de vos concitoyens vous a encouragé, et, plus heureux que moi, vous n'avez pas l'ennui d'aller mendier les suffrages de l'Etranger, car l'infernale politique absorbe tellement Genève que la Poésie y passe maintenant sans obtenir un seul de ses regards.

Votre dévoué serviteur,

30 aoust 1853.

PETIT-SENN.

MONSIEUR!

Je suis surpris que MM. Jullien ne vous ayent pas déjà fait parvenir les deux volumes dont je vous avais annoncé l'envoy. S'ils tardaient encore à être entre vos mains, veuillez avoir la bonté de les leur réclamer de ma part. J'ignore pour quelles raisons M. Richard vous a renvoyé les *Aubépines*, et je ne pourrais m'en informer de lui, car j'ai rompu tous mes rapports avec lui depuis trois ans.

Relisez Béranger, Monsieur, pour chercher à acquérir un style, clair, concis, énergique, aussi rapproché du sien que vous le pourrez; le vôtre est quelquefois diffus, prosaïque, négligé.

Mon plus vrai mérite est de sentir la supériorité des maîtres sur moi et de viser sans cesse à me coller à eux.

Ayant à me plaindre du Rédacteur du *Journal de Genève*, j'ai renoncé depuis trois mois à rien écrire pour cette feuille et c'est à la *Gazette de Lausanne* que j'envoye le peu que je compose maintenant, car ma mauvaise santé est toujours un obstacle à mes travaux.

Je ne pourrais donc point vous obliger en y rendant compte des *Aubépines*, mais peut-être trouverai-je le moyen d'en dire quelque chose dans le *Musée suisse* ou l'*Album genevois*.

Merci, Monsieur, de tout le bien que vous dites si gracieusement de moi, je chercherai toujours à le mériter.

Je suis, Monsieur, votre très dévoué et sincère concitoyen.

Chêne-Thoney, 8 septembre 1853.

PETIT-SENN.

P. S. — J'ai fait dire deux fois à MM. Jullien de vous acheminer les *Bluettes* et les *Bigarrures*, la première par M. Ducret, la seconde par M. D..., directeur du Conservatoire de musique, car je vis à la campagne et ne vais jamais à la ville. Mes affectueuses salutations, s'il vous plaît, à M. et Mme Mirabaud, vos voisins et qui furent longtemps les miens.

A M. F. Oyex, régent à Clarens.

L'étudiant de 1844 accepte avec bien du plaisir l'offre à lui faite en 1854, qui lui est parvenue il y a quatre jours, par un autre étudiant devenu maître, et non seulement maître d'école, mais maître chansonnier, ce beau titre que Béranger préfère à tout autre.

Je n'ai pas encore achevé les *Aubépines*, mais j'ai déjà cueilli et fait admirer à d'autres beaucoup de ces chansons fleuries, et je ne veux pas attendre à plus tard pour vous en remercier.

Votre recueil est charmant par la variété, la gaieté, la franchise, souvent par la finesse, la malice, la sensibilité et l'humour. Il prête

une voix à tous les âges et à tous les métiers de la guerre et de la paix, à toutes les heures de la journée, à tous les ridicules du village, comme aux grâces charmantes d'une nature, dont j'ai eu mainte fois le bonheur de contempler la beauté : *et ego in Arcadià*.

Votre recueil a aussi la saveur piquante de la poésie populaire et locale, il est bien vaudois, et je ne m'étonne pas du succès qu'il a rencontré, succès fabuleux en librairie quant au chiffre et que je m'explique après vous avoir lu.

Si vous ne vous contentez pas de l'éloge et demandez aussi une critique, je vous dirai que, dans mon impression, vous devriez interdire à votre muse, si aimable quand elle rit, pense, badine, dans sa sphère et sur son terrain, la chanson politique où sa voix se gâte et déclame; qu'elle laisse tranquilles les tyrans, les conquérants, les esclaves, les prolétaires, le progrès, et toute la musique discordante des journaux, ce n'est pas son affaire et son horizon; elle y perd sa bonhomie et sa vérité. Quand elle chansonne si bien ce qu'a vu le régent du hameau, pourquoi risquer de gaîté de cœur tous ses agréments en se gonflant les joues pour emplir un clairon qui n'est pas fait pour la gentille bergerette. Du reste, je ne sais si je m'abuse, mais je vous crois un peu de cet avis, et le premier couplet de la pièce 80, me paraît avoir cette signification... Pourquoi le poète si malheureux d'être député (pièce 72e), oublierait-il cette expérience qui a aussi son enseignement littéraire?

Vos pourquoi, direz-vous, finiront-ils jamais? Ils finissent, rassurez-vous; ils n'auraient pas même commencé sans l'intérêt que j'ai trouvé aux *Aubépines* et sans les souvenirs d'ancienne date auxquels vous avez fait allusion, et qui m'ont paru autoriser le sans-gêne de la sincérité amicale.

Après tout, j'ai peut-être tort.

Quoi qu'il en soit, permettez-moi en vous remerciant de l'envoi, et du billet qui accompagnait le volume, de présenter à celui qui m'a adressé tous les deux, mes compliments et mes vœux, non plus de réussite, mais de continuation dans le succès.

Votre dévoué,

H.-Fréd. AMIEL, prof.

Genève, 1er juin 1854.

P.-S. — Votre volume devant tenir sa place dans la Bibliothèque des poètes nationaux que se fera la *section de littérature* de l'*Institut genevois*, c'est bien à moi que le second exemplaire de votre ouvrage aurait été le mieux adressé, car il sera un peu égaré dans les archives générales de l'Institut.

J'y songe : les *concours littéraires* que nous avons organisés cette année doivent vous intéresser. Quand les rapports seront imprimés,

je tâcherai de vous en faire envoyer un exemplaire. Peut-être l'envie vous viendra-t-elle d'entrer en liste, comme champion des lettres romandes.

En effet, Oyex-Delafontaine, qui avait été porté à la députation par les électeurs du cercle de Bex, « son village natal », entra en conflit avec la majorité de ses coreligionnaires politiques au sujet de la question religieuse et il renonça à son mandat. Il adressa à ce propos à ses électeurs une pièce intitulée : *Quand j'y pense :*

Je voyais s'écouler ma vie
Sans trop de soucis, de chagrins,
Et mon amour pour l'Helvétie
S'épanchait en joyeux refrains :
Je dus suspendre ma musette...
Plus de chansons, ni de gaîté,
Depuis que le pauvre poète
Eut le brevet de député.

Il n'était pas d'après la règle...
Il faut de l'or... du vin mousseux!
Mon grenier n'est pas plein de seigle,
Ma chèvre ne vaut pas des bœufs!
En vain sur moi, gronde l'orage!
Je garde ma tranquillité :
Le chansonnier reprend courage
En consolant le député.

Vous pensiez que la République,
Doit avoir pour représentants
Des hommes au cœur helvétique,
Et, sachant être indépendants...
Je l'étais trop : langue imbécile,
Tu dis, trop haut, la vérité!
A monsieur... tu troubles la bile
Avec celle du député.

Pour briller dans l'art oratoire
Proposer une bonne loi,
Je ne fis rien de méritoire...
Ces messieurs valaient plus que moi?
A d'autres je cède la place,
Qui sait ce qu'elle m'a coûté?
Si quelque chose m'embarrasse,
C'est mon brevet de député.

Rentré dans mon humble carrière
Dont je n'aurais pas dû sortir,
Sans apprendre mieux à me taire...
C'est trop tard pour m'en repentir!!
Du pouvoir je conserve l'ombre :
L'Ecole est une Royauté ;
Et le magister est moins sombre,
Que lorsqu'il était député.

Je n'empêche plus à personne,
Nul ne convoite le fauteuil,
D'où, tout à l'aise, je sermonne
L'écolier enclin à l'orgueil!
Ma muse qui s'était enfuie,
Revient, joyeuse, à mon côté,
Me disant : tu sers la patrie
Bien mieux que plus d'un député.

Le premier couplet de la pièce 80, intitulé *Liberté, Liberté*, auquel Amiel fait allusion était « dédié aux martyrs de la cause populaire ». Peut-être Amiel n'en a-t-il pas interprété très exactement la signification :

En vain je veux sonder ces replis où mon être
Récèle des accords que j'ignore, peut-être,
Pour embellir mes chants par des refrains divers;
Ton nom seul, mon pays, se retrouve en mes vers :
Seul tu sais émouvoir la muse des campagnes;
Elle voit tout en toi, bonheur, force, beauté...
Elle te chante aussi, reine de nos montagnes,
Liberté! Liberté!

Genève, 8 septembre 1854.

MONSIEUR,

Votre volume ne m'arrive qu'aujourd'hui, grâce à une inconcevable négligence de M. Moriaud, à qui j'en ferai de sérieux reproches. Je connaissais vos vers depuis longtemps, Monsieur, et je les avais loués plus d'une fois dans le monde et en public; vous avez la voix pure, le verbe franc, l'esprit jeune et le cœur chaud. tout ce qu'il faut pour être poète.

Je vous remercie d'être venu au devant de ma sympathie; j'aurais certainement fait les premiers pas, sans la vie vagabonde que je mène. Je vous demande la permission de vous offrir, en retour de votre aimable envoi, la première chose que je publierai et qui

méritera quelqu'attention; jusqu'ici je n'ai fait en vers que des babioles. Continuez-moi, Monsieur, votre bienveillance, et comptez ie vous prie sur mes sentiments les plus distingués.

Marc MONNIER.

Peu de temps après François Oyex quittait l'école pour la cour. Il avait été nommé précepteur du comte Fritz de Waldbott-Bassenheim et s'apprêtait à partir pour l'Allemagne. A ce propos Amiel lui écrit :

A Monsieur le gouverneur du comte de Bassenheim.

MONSIEUR,

Tous les bonheurs vous arrivent donc à la fois, une lettre de Béranger, les offres des princes de la Bavière, un avenir souriant et deux poèmes en portefeuille qui se laissent émonder, remoudre et accorder à votre loisir.

J'en suis heureux pour vous et vous prie d'en agréer mes félicitations. Votre lettre du 7 courant vous montre calmé sur le concours [1], ce qui m'a fait également plaisir, et en bonne disposition de travail, ce qui est le topique par excellence du talent.

Vous me faites deux questions auxquelles je me hâte de répondre, au retour d'une excursion en Savoie et avant les examens académiques de demain, afin d'être en règle avec vous avant votre départ. (Suit un renseignement intime et personnel qu'il est inutile de publier.)

Premiers jours de l'Helvétie ne me paraît pas un titre heureux, car les pays n'ont pas d'âge, ou si vous voulez, l'Helvétie était terriblement ancienne à l'époque de César. Je préfère *L'Helvétie primitive.* Ou bien réunissez, dans un cycle vos poèmes sous le titre... de

Poèmes alpestres :

I. L'Helvétie primitive } historique.
II. La Suisse héroïque : XIVe siècle, }
III. Scènes des Alpes : contemporaines et pittoresques.

Le nº II serait à faire; à prendre sur les quelques centaines de vers qu'il conviendra de retoucher les nºs I et III, pour leur donner plus de nerf et d'intérêt.

[1] Oyex avait probablement suivi le conseil de son ami et participé au concours littéraire de l'Institut genevois (voir page 241).

Voyez si cette idée vous sourit ou vous agrée, et agréez aussi, Monsieur le gouverneur, l'expression de ma parfaite considération.

Votré dévoué,

H.-Fréd. AMIEL, prof.

Genève, le 18 juillet 1855.

P.-S. — Vous avez dû recevoir un certain nombre d'exemplaires du *Bulletin* de la séance du 18 juin de l'*Institut genevois*.

Durant son séjour à Munich, les soins de son préceptorat n'empêchèrent pas le poète de rimer. La muse du bon Vaudois est prise parfois de nostalgie, et bien qu'il soit très heureux dans ses fonctions, la voix du pays le rappelle. Ses vers dédiés « à son élève » et datés de Munich, 1852, reflètent ce sentiment :

Quand l'ange du sommeil s'incline vers ta couche
Le livre bien aimé s'échappe de tes doigts
L'adieu de l'amitié vient errer sur ta bouche...
Auprès de ton chevet j'aime à rêver, parfois

Je rêve... et mes pensers s'envolent vers les cimes
Qui, de mon bleu Léman limitent les contours.
Que j'aime mon pays! ses vals, ses monts sublimes
Ont été de mon cœur les premières amours.

Parlez-moi, souvenirs du printemps de la vie,
Que le souffle du temps ne saurait emporter!
Couronnez-vous des fleurs de la verte Helvétie!
Hâtez-vous d'accourir! — J'aimerais à chanter!

Je t'offre, cher Elève, aujourd'hui, cet ouvrage,
Où j'aimai déposer les secrets de mon cœur.
N'avais-tu pas le droit d'en recevoir l'hommage?
J'ai trouvé sous ton toit la paix et le bonheur.

Le jour luira trop tôt où ma barque fragile
Devra quitter le port où je suis abrité;
Pourra-t-elle trouver quelque modeste asile
Où je puisse jeter son ancre en sûreté?

Si j'ai guidé tes pas avec l'amour d'un père,
Ton cœur a compensé ces soins affectueux.
Sois heureux, mon enfant, une noble carrière
T'attend... et montre-toi digne de tes aïeux.

Le fruit des méditations du Suisse loin de sa patrie est un volumineux poème : *Scènes des Alpes*, paru en 1860. L'épilogue contient, entre autres, ces vers pleins du souvenir du pays :

Allez donc; sous le ciel de la libre Helvétie
Aux bords du lac fameux, où s'écoula ma vie,
Où je trouvai toujours un toit hospitalier,
Vous recevrez encore une place au foyer.

Les lettres qui terminent notre collection ne se rapportent pas directement à l'œuvre de notre auteur. Nous les mentionnons cependant :

Martigny, 18 août 1865.

O brave Oyex,

Vous êtes le meilleur des hommes! Quoi, après ces charmantes lettres, après quelques mois de silence de ma part, après tout ce que je vous dois, au lieu de me traiter d'ingrat, vous ne me traitez que de paresseux. Oui, vous avez raison, si je suis le plus insouciant de ce monde sublunaire, je ne saurais porter mon indifférence jusqu'au point d'oublier un ami et un ami tel que vous. Mon cher Oyex, je ne vous demande donc pas pardon pour mon silence impardonnable. Me connaissant assez, vous m'avez déjà pardonné.

Que vous dirai-je aujourd'hui? Tout est bien calme. Et d'ailleurs rien ne saurait vous intéresser ici. Je vous avais écrit au commencement de l'année. Ma lettre était si insignifiante que je l'ai jetée au feu. J'en devrais faire autant de celle-ci, je le prévois. Mais que direz-vous? — Tant pis. Avalez ma prose telle qu'elle est, au risque d'en avoir une indigestion.

J'ai eu le plaisir, dans nos soirées d'hiver, de faire la connaissance de Mlle votre nièce, actuellement Mme Henri Pache. C'est une charmante personne, qui m'a paru d'autant plus aimable qu'elle m'a longtemps entretenu de vous.

Vous me demandez des nouvelles de ma muse et de mes amours. Vous avez raison, l'un ne saurait aller sans l'autre. La poésie est fille de l'amour. Tout amoureux est un poète, au moins dans le fond de son cœur. Conclusion : N'ayant plus d'amour, je ne suis plus poète!!!

Que fais-je donc? Mais c'est tout simple, de la chicane, et c'est mon état. — O muse, voile ta face ! J'ai quitté ton doux langage pour l'argot de la basoche. — Oui, mon cher ami, je viens de prendre ma patente d'avocat et je gribouille chaque jour quelques

mémoires. Aussi la Poésie s'est envolée et peut-être ne la reverrai-je jamais plus.

Vous me demandez des nouvelles de l'ami Th... Que pourrais-je vous en dire. C'est un homme qui a arboré tous les drapeaux, qui a trahi tous les partis, et qui est maintenant coulé dans l'opinion publique. Son ambition est obligée de se borner au gouvernement de ses domestiques et de son petit domaine qu'il dirige tant bien que mal. C'est toujours l'histoire du pauvre Jean.

Le parti conservateur a eu complètement le dessus en Valais dans les dernières élections. Pour moi qui suis quelque peu sceptique en politique et ennemi de toute servilité, je n'ai pétitionné aucune place. L'on m'a néanmoins confirmé dans celle que j'occupe en y ajoutant celle de vice-président du tribunal au civil et au correctionnel du district. Je n'en reste pas moins tout à fait indépendant.

Je songeais déjà à vous écrire il y a quelques jours. La commission des écoles de Martigny, dont mon frère est président, cherchait deux professeurs pour les écoles moyennes. Le traitement n'étant que de mille francs, j'ai réfléchi qu'il vous aurait été tout à fait insuffisant.

Vous désirez avoir des nouvelles de notre famille. Je vous en remercie. Elle se porte bien. Mon frère Emile, celui dont je vous parle, a épousé au printemps la fille de l'avocat Cretton, radical enragé, et qui était membre du gouvernement en 1848. Nous sommes déjà parvenus à mettre quelques gouttes d'eau dans son vin trop rouge. C'est le seul moyen de marcher à une fusion et à la paix, qui est la première source de prospérité d'un pays.

J'ai reçu votre charmante lettre ce matin en arrivant de Genève, où j'étais allé avec un ami dans le but de prendre le train de plaisir pour Paris, pour la fête du 15 août. Ce train ayant manqué cette année, nous avons changé nos projets et sommes revenus par le Faucigny, en visitant Bonneville, St-Gervais, Sallanches, Chamonix et la Mer de Glace. O le charmant voyage. Il ne me reste plus assez de papier pour vous en parler. A peine en ai-je assez pour vous dire que je vous embrasse tous bien affectueusement, vous, mon cher Oyex, votre gentille femme et vos aimables enfants.

L. G.

(L'auteur est Louis Gross, le poète valaisan.)

En 1869, Oyex fut pendant quelque temps rédacteur à la *Gazette de Lausanne*. C'est alors qu'il reçut une nouvelle lettre de Juste Olivier, qui habitait Paris :

Paris, 23 décembre 1869.

Monsieur Oyex-Delafontaine, à Lausanne.

Mon cher Monsieur,

Permettez-moi de compter assez sur votre bon souvenir et sur celui de notre vieux temps poétique pour vous recommander un petit volume que vous avez dû recevoir de M. Georg, mon éditeur. Vous savez probablement combien il est difficile d'en trouver un pour des vers. Je désire fort que le mien n'en soit pas pour sa peine et pour ses frais. Si vous pouvez l'aider à ce qu'il ne s'en tire pas trop mal, vous lui rendrez service et à moi tout d'abord. Une amicale annonce de vous dans le journal que vous dirigez aurait certainement cet effet. Dans les rares occasions où j'essaye encore de faire appel à notre public, qui donne plus volontiers son vin que son argent, la *Gazette de Lausanne* s'est toujours montrée fort aimable pour moi, j'ose croire et j'en suis heureux, que j'y ai avec vous un ami de plus.

Vous verrez, par ma Préface, ce que j'aurais voulu faire dans ces essais dramatiques pour compléter un peu, je dirais mon œuvre littéraire et nationale, si ce grand mot *d'œuvre* me convenait et n'était pas trop haut pour moi. Nous avons tous fait bien des rêves pour notre pays, moi surtout qui, dans un genre, en ai peut-être donné le signal; mais je n'en suis pas moins resté, malgré tout, le rimeur que j'étais en écrivant le *Canton de Vaud*, si le rêve ne s'est pas accompli.

Mes petites comédies peuvent être jouées, puisqu'elles l'ont été chez moi, devant même une assez nombreuse assemblée, où il y avait aussi des hommes de lettres et des artistes. Georg tient beaucoup à ce qu'on le dise ou, du moins, à ce qu'on ne dise pas le contraire, — toujours pour allécher un peu le public qui se figure que la publication d'un livre ne coûte rien. Vous savez aussi cela. Pour la même raison, si vous pouvez faire quelque chose en faveur du volume, il serait bien utile que ce fût aux environs du Jour de l'An, et le plus tôt possible.

J'ai fort regretté de ne pas vous voir l'été dernier, que j'ai presque tout entier passé en ermite au fond de nos montagnes. J'espère être plus heureux l'été prochain, si je puis retourner en Suisse.

Rappelez-moi, je vous prie, au souvenir de M. Fehr, et recevez, mon cher Monsieur, l'expression de mes meilleurs sentiments.

Juste OLIVIER.

Comme je dois .sous peu quitter mon appartement actuel, je ne sais trop où vous donner mon adresse; mais mon neveu, M. Gustave Olivier, au Mélèze (chemin du Valentin), saura toujours où je suis casé.

Encore mille amitiés.

Citons pour finir deux lettres de Louis Vulliemin et une pièce en vers du poète valaisan Louis Gross, déjà nommé.

En 1870, Oyex publia un petit opuscule en prose, *Guide des rives du Léman*. En 1872, parurent les *Nouvelles Aubépines*. C'est probablement à ce sujet que L^s^ Vulliemin écrivit à Oyex :

7. 7. 72.

Mon bravo Monsiu Oyez de la Fontanaz,

Vo né vo tzouié pâ que l'è ce jo ma fîta. Entravé den ma septante sixième, et vos ai voliu mé la fère bouna, mîmo meillora qué mon tsancré dé patoi. Cé qué s'in va, lo patoi. Lo crédé vo, mé su qué l'enseigno à ma cousenéra, qui *se donne l'air de ne pas me comprendre, et sé foté dé mé.*

Et voilà, scélérat, que vous en faites autant et que je n'ai pas, vu mon âge et la circonstance, le droit de me fâcher contre vous. Mais je me vengerai, — j'en parlerai de vos *Aubépines*, — et gare les piquants. Je suis un *diable* quand je m'en mêle, vous en savez quelque chose.

Merci en attendant, et trois fois merci. Mes meilleures amitiés à vous, à Madame Oyex et s'ils me le permettent à vos fils. J'eusse voulu aller vous remercier de bouche, mais que faire? J'ai toujours plus de peine à sortir de mon trou.

A vous,

L. VULLIEMIN.

2. 1. 75.

MONSIEUR ET CHER AMI,

En tout temps un témoignage d'amitié est doux; mais il est des circonstances où il sied particulièrement de le recevoir. Je passe l'hiver entre deux offices, celui de garde-malade et celui de chroniqueur. Je ne sors plus ou presque plus. Ma fille Pilet demande d'être habituellement l'objet des soins de père et mère. Ma consolation est le travail. J'achève ces jours-ci un premier volume d'un Précis de l'histoire suisse qui arrive à l'âge de la Réforme. Ma vieille existence a ses douleurs et ses joies; à tout prendre, elle est

sévère. C'est vous dire ce qu'a été pour moi votre mot de nouvelle année. J'ai reçu de vous bien des témoignages d'affection; celui-ci m'est arrivé bien inattendu, et bien au fond du cœur. Je vous en bénis, mon cher Oyex, et vous embrasse comme je vous aime.

A vous, tout à vous,

L. VULLIEMIN.

Martigny, 5 novembre 1877.

Cher ami, cher Poète Oyex-Delafontaine!

J'ai reçu ton épître et j'en fus tout joyeux.
J'y lus sous chaque ligne une amitié certaine
Un ami tel que toi, c'est un présent des dieux,
Merci donc, cher Oyex, pour les aimables choses
Que ta plume légère écrit pour me charmer.
Ton doux style, ô poète, a le parfum des roses
Et la fraîcheur des monts que tu nous fais aimer.
Ah! tu voudrais aussi que l'Ange Poésie
Vînt réveiller mon âme et m'inspirer des chants!
Je ne viderai plus la coupe d'ambroisie
La muse que je suis fuit à travers les champs.
Les Pandectes, le Code, ont remplacé la lyre;
La muse s'épouvante à ces termes de droit;
Elle perd à la fois sa force et son délire,
En lisant ces bouquins tachés en maint endroit.

J'aime encor le printemps, les Alpes, la nature,
Mais mon pinceau rétif n'en fait plus la peinture
La blonde poésie, astre de l'Univers,
Dans mon ciel assombri marche un peu de travers.
Mais c'est égal, je veux, dans mon loisir morose
(Il est pour les humains tant de plaisirs divers)
Je veux pour une fois abandonner la prose
Et t'écrire d'un trait toute une lettre en vers.
Tu me trouveras lourd, insipide et maussade,
Le motif en est bon, c'est que je suis malade.
Je vais mieux cependant, mais d'un mieux si léger
Qu'à mes yeux mon état ne paraît pas changer.
La fièvre me consume et la douleur farouche
S'assied à mon chevet et me tord sur ma couche;
Dans mes nuits sans sommeil, je vois ses yeux hagards
Briller et me lancer de sinistres regards.
Sa main jusqu'en mon cœur, doux nid de l'espérance,
Etouffe cet oiseau, ravissant suborneur

Qui par ses chants divins sait bercer la souffrance
Et répand sur la vie un rayon de bonheur.
Le jour je suis couché tout près de la fenêtre;
Je vois un peu de ciel et c'est avec émoi
Que par ce trou profond mon long regard pénètre
Dans ce monde inconnu qui se révèle à moi.

Et puis de mes enfants la troupe vagabonde
Se rue autour de moi; je souris à ses jeux;
Puis par l'effet du mal, ma mine furibonde
L'envoie ailleurs porter son tapage orageux;
Car il n'est pas, ami, de roses sans épines,
Alors je prends un livre et lis les *Aubépines*,
Jusqu'au moment si doux où sur mon front pâli
Je sente le baiser d'une aimable compagne.
Oh! voici qu'elle vient et l'amour l'accompagne;
Elle guérit mes maux en m'en versant l'oubli.
Tu les connais aussi, ces soins, cette tendresse,
Et tu sais qu'ici bas une simple caresse
De la femme qu'on aime est un bonheur sans nom,
Et même Jupiter l'éprouvait quand Junon...
Qui s'attendait à voir Junon dans cette affaire?
La rime l'amena, je ne sais donc qu'y faire
Et n'y suis plus! la suite aux prochains numéros.

Adieu, mon cher Oyex.

Ton ami,

Louis Gross.

François Oyex-Delafontaine mourut, en 1884, à l'âge de 67 ans. Il avait encore publié les paroles du *Soldat chanteur*, dont Henri Giroud composa la musique. La dernière partie de sa carrière active avait été consacrée à l'enseignement du français à l'Ecole industrielle cantonale [1].

Paul Maillefer.

[1] Voir *Bibliothèque populaire de la Suisse romande*, 1884. Le poète Oyex, par M. J. Cart.